



Léon Vuillemoz

« C'est dans cette journée du 21 que commence le terrible bombardement allemand. »

Agriculteur dans le civil, Léon Vuillemoz est caporal au 2^e Régiment d'infanterie au début de l'année 1916. Le 21 février, il se trouve en position dans le village de Vaux, lorsque, à la suite d'un bombardement d'une intensité jusqu'alors inconnue, l'Armée allemande lance quatre de ses divisions à l'assaut de la Région Fortifiée de Verdun. Fait prisonnier quatre jours plus tard, il complètera ses carnets en captivité.

Le 12 février, nous quittons Brillon par une pluie battante, nous traversons Bar-le-Duc et nous arrivons à Naives-devant-Bar, où nous cantonnons.

Le 13, de Naives, nous allons à Neuville-en-Verdunois ; il fait beau temps, nous entendons le canon mieux qu'à Brillon ; nous sommes là en face de la pointe Saint-Mihiel, nous restons au repos la journée du 14 à Neuville ; puis le 15 nous faisons les cinq kilomètres qui nous séparent d'Issoncourt. Là il y a un dépôt d'automobiles et nous nous doutons que nous allons embarquer là ; et en effet dans la nuit du 15 au 16, on nous emmène dans un champ ; il pleut à verse ; nous attendons deux heures les autos qui arrivent enfin ; on s'embarque tout trempés. Nous arrivons dans un bois aux environs de Verdun au jour. Nous descendons pour faire le jus, ce que nous arrivons à faire difficilement à cause de la pluie ; on nous distribue des vivres de débarquement puis nous nous mettons en route dans la direction d'Étain. Il pleut de plus en plus, la pluie nous cingle la figure, la marche est de plus en plus pénible.

À Abaucourt, nous quittons la route d'Étain pour un chemin à gauche et nous arrivons à Damloup. C'est là que nous nous cantonnons, on a l'impression que la situation est grave.

Nous entendons le canon dans toutes les directions, cela par suite de la courbe que fait le front à cet endroit ; mais les types du 44^e Territorial qui cantonnent là aussi nous rassurent ; voilà dix-huit mois qu'ils sont dans ce secteur et ils y ont été très tranquilles. Damloup est à 5 ou 6 kilomètres des lignes. Un jour, il arrive un déserteur allemand qui a traversé les lignes, ne trouvant personne à qui se rendre, il est venu jusqu'à Damloup. Le lendemain, on en amène 4 autres, tous nous confirment une grande attaque des leurs ; c'est pour ne pas y assister, eux et de nombreux camarades, qu'ils viennent se rendre disent-ils. [...]

Dans la nuit du 20 au 21 nous changeons pour aller à Vaux. C'est dans cette journée du 21 que commence le terrible bombardement allemand. Nous restons la journée dans Vaux, puis vers minuit les éclats d'obus commencent à tomber sur le toit de la grange où nous nous trouvons ; les gros obus tombent à droite et à gauche du village. Il y a une grosse **pièce de marine** qui est installée dans une **casemate** au nord-est du village ; c'est elle que les Allemands cherchent pour le moment. N'étant pas en sûreté dans Vaux, on se porte dans des abris-tranchées faits d'avance dans les environs ; la 3^e compagnie se porte dans une espèce de col à 500 mètres du village sur la route de Verdun. Là, nous sommes protégés momentanément par le revers de la montagne ; mais ce n'est pas suffisant juge notre commandant qui vient nous voir avec notre capitaine. Ils nous désignent une ligne au-dessus de la route pour creuser des tranchées au milieu des arbres pour nous dissimuler et nous abriter. Au jour, nous commençons le travail qui ne va pas vite, le terrain est pierreux et plein de racines, il fait un froid assez vif ; enfin la journée se passe assez bien pour nous. La **roulante** nous amène la soupe car elle est restée au village et à la nuit nous regagnons notre grange, à Vaux ; mais nous ne dormons pas tranquilles car, par intervalles, les gros crachent dans les environs et la pluie de ferraille dégringole dare-dare sur le toit. Puis ce matin du 23 nous retournons dans nos tranchées de la veille que nous perfectionnons ; dans l'après-midi, quelques obus éclatent dans les environs, mais cependant pas très près de nous. Toutefois, il arrive un pénible accident : un éclat d'un gros obus tombé sur la crête vient dans notre direction. Comme nous l'entendons siffler, nous nous baissions dans nos trous. Un homme de mon escouade, Monteil, ne s'est pas suffisamment baissé, il reçoit cet éclat dans le dos ; nous le soignons tout de suite, mais il n'a

aucune blessure apparente, le projectile qui a vingt centimètres sur dix l'a frappé à plat. C'est un morceau de culot de 220 qui vient de loin et qui est déjà amorti. Montel se plaint fort et ne peut marcher, une ambulance qui passe l'emmène sur Verdun. On a su le lendemain qu'il était mort dans la nuit, il avait eu la colonne vertébrale atteinte.

Le soir nous rentrons bien à Vaux. Nous sommes obligés de mettre les **lunettes**, les Allemands ont envoyé des obus lacrymogènes et ces gaz emplissent la vallée, amenés de l'est par le vent. C'est en pleurant donc que nous rentrons au village dont quelques maisons sont déjà atteintes par les marnites allemandes. Mais la situation est bientôt irrenable, les obus tombent par rafales sur le village, nous tremblons dans notre grange, on entend des cris de blessés. Enfin, vers onze heures, nous rentrons entre deux rafales vers nos tranchées. Nous restons là le reste de la nuit à geler dans nos trous. Il est tombé une poudrée de neige et il fait très froid. Au point du jour, nous revenons à Vaux, puis nous montons au fortin à l'ouest du village. Nous restons là toute cette journée du 24, le bombardement redouble, on n'entend qu'un roulement ininterrompu et notre artillerie répond vigoureusement. Le soir, Vaux est à peu près évacué car il n'y a plus guère de maison intacte. Ce soir-là, nous recevons l'ordre de nous porter en avant et nous partons en direction de Douaumont. Nous traversons le Ravin de la Mort, nous montons une côte à travers les broussailles puis nous arrivons sur le plateau ; nos officiers ne savent guère où nous diriger. Ils nous disent que nous avons des troupes devant nous, nous zigzagons quelque temps puis nous nous installons sur le bord d'un ravin. Derrière un bois, nous faisons des trous pour nous abriter dans la neige et la terre gelée. Nous travaillons pour nous réchauffer car nous avons sué pour monter et le froid nous saisit. Les obus tombent partout, à droite, à gauche, devant, derrière ; les balles sifflent, nous n'y comprenons rien. Je suis installé dans mon trou, couché sur le dos, lorsque je suis recouvert de terre tout à coup : c'est un obus qui tombe à deux ou trois mètres à mes pieds. Un 88 autrichien qui vient trahireusement et sans bruit. Sans mon trou, j'aurais bien pu être atteint par les éclats.

Vers minuit, nous partons tout engourdis de froid ; nous allons au fort de Douaumont. Nous rentrons dans les **casemates** et nous nous installons sur les **bat-flanc**. Chacun s'endort malgré le froid

car nous sommes littéralement exténués. Vers les quatre heures, nous repartons en avant ; nous allons occuper des tranchées en avant du fort. C'est de mauvaises tranchées où on ne pourrait se tenir debout sans danger, elles sont ébranlées par place, il n'y a même pas de boyau de communication avec l'arrière et c'est ainsi dans tout le secteur de Verdun. On se demande ce qu'on a fait ici en pensant aux travaux qui se sont faits dans l'Aisne, en Champagne et ailleurs pendant que nous y étions. Nous ne restons pas longtemps dans cette position, on vient de nous dire que ce sont les 1^{er} et 2^e **Chasseurs** qui vont prendre ce secteur. On part donc sans les attendre. Tant bien que mal, nous redescendons le Ravin de la Mort, traversons Vaux encombré de toutes sortes de troupes qui vont en avant ou en arrière, puis nous regagnons notre fortin où nous allons passer cette lugubre journée du 25 février 1916.

Le ciel est bas, le temps est froid et toujours le roulement du tonnerre. On entend passer les 380 allemands qui vont jeter la ruine sur Verdun, car nous apprenons qu'il y a déjà bien des ruines dans cette ville. Des corvées sont nommées pour aller chercher des vivres de ravitaillement pour quatre jours car les roulantes ont reçu l'ordre de partir à l'arrière de Verdun. Je conduis une corvée pour les biscuits. On descend et on remonte en vitesse car il pleut de la mitraille, enfin tout se passe bien pour cette fois-ci. [...]

Vers onze heures, on reçoit l'ordre de partir pour nous poster en avant de Vaux sur une crête où nous devons relever le deuxième bataillon. Nous nous installons dans nos secteurs respectifs par compagnie, nos officiers sont de mauvaise humeur, nous avons des tranchées mal faites, peu profondes dans lesquelles on ne peut pas se tourner. Les abris sont insuffisants et mal faits, incapables de résister à la moindre marmite. Il paraît que la 2^e compagnie a trouvé dans ses tranchées cet écriteau « Ici, il faut vaincre ou mourir ». Nous avons l'impression d'être des troupes sacrifiées pour retarder autant que possible l'avance de l'ennemi et pour permettre aux nôtres de s'organiser sur la ligne des forts ; ce qui aurait dû être fait depuis longtemps. Le reste de la nuit, nous nous installons comme nous pouvons, ce n'est pas facile, les abris sont insuffisants. Nous cherchons à entrer en liaison avec des troupes qui devraient être à notre droite et à notre gauche. Il n'y a personne ou les troupes sont trop éloignées ; chacun a le cœur si serré que personne ne pense à marcher. Voilà cependant deux jours que nous n'avons pas pris grand-

chose, il ne tombe que quelques 77 sur notre position, cela nous étouffe car les Allemands doivent bien avoir repéré cette colline. Enfin, le jour se lève. Nous observons le terrain en avant de nous : tout paraît tranquille dans la plaine que nous apercevons assez loin, à peine quelques patrouilles ou hommes isolés. On nous fait dire de nous cacher le plus possible car les avions ennemis circulent dans le ciel et nous risquons de recevoir les éclats des obus qui leur sont destinés et qui retombent sur nous ; il ne faut pas non plus se faire repérer.

La matinée se passe assez tranquillement, nous ne sommes pas bombardés du tout ; lorsque, vers onze heures, la fusillade éclate à gauche. Nous écoutons, mais presque aussitôt, un sergent arrive en criant : « Tout le monde dehors, voilà les Boches ! » Nous sautons sur nos fusils et courons à nos emplacements de combat, mais c'est par derrière que nous recevons les coups de feu et nous voyons les Allemands qui nous ont tournés. Nous ne pouvons tirer car la 4^e compagnie, qui s'est rendue et dont les hommes sortent des tranchées, risquerait d'être atteinte par nos propres balles. Nous entendons des mitrailleurs que l'ennemi a déjà posés derrière nous. Nous ne savons que faire, ceux qui commandent, les chefs de section, ne sont pas là.

Enfin, on fait passer un ordre du capitaine, que toute défense est inutile, que nous sommes cernés, qu'il faut nous rendre ou tenter de gagner la tranchée de départ. Essayer de fuir, il n'y a pas songer, vu le peu de largeur de la tranchée, le moindre blessé l'embêterait. Il faut nous rendre, ce que nous faisons la mort dans l'âme. Bientôt les Allemands arrivent sur le bord de notre tranchée en hurlant. Nous levons les bras et nous nous déséquignons. Un tout jeune *feldwebel* arrive en face de moi en disant des paroles que je ne comprends pas et en brandissant son revolver au bout de son poing. Mais il se calme bientôt voyant que nous nous rendons. Ils nous tendent la main pour nous aider à sortir des tranchées en nous appelant camarades, mais la fusillade fait rage, ils nous font redescendre dans la tranchée et nous font défilier jusqu'à un endroit abrité, nous sortons pour descendre dans un vallonn. Quelques mitrailleurs nous rejoignent puis nous partons au plus vite à l'arrière des Allemands, non sans risquer de nous faire attraper par nos 75 qui pleuvent dru par endroits. Enfin, nous arrivons en dehors de la limite de bombardement dans un village à moitié démoli, où nous station-

nons. On nous réunit à nos camarades des autres compagnies. Bientôt nous voyons arriver notre capitaine avec d'autres officiers, ils sont prisonniers comme nous.

Les troupes qui nous ont attaqués sont composées en majeure partie de tout jeunes gens, ces troupes sont des 93^e, 105^e, et 157^e Régiments. Ils ne nous maltraitent pas du tout, ne nous fouillent pas, quelques-uns nous offrent du tabac et des cigarettes, nous traitent de camarades ; ils nous disent que nous avons de la chance et que la guerre est finie pour nous.

Paul Perin

« Ces gros arbres des forêts, déracinés... et qui montent doucement, avec branches et racines. »

Des le début de l'attaque, le 165^e R.I. (Régiment d'infanterie) est envoyé dans la fournaise, au bois des Caures, pour tenter de contenir, à un contre dix, la progression des divisions allemandes. Plusieurs années après la bataille, le soldat Paul Perin revit l'expérience traumatisante du pilonnage de l'artillerie lourde ennemie, au matin de ce 22 février. Aussi rédige-t-il son carnet de route au présent pour livrer ses impressions.

Dans l'aube grise et sale, sous la couche de neige, le terrain boulevé a repris son uniformité.

Le capitaine nous installe dos à dos dans le boyau, assis sur nos sacs. Nous sentons la neige qui vient de se mettre à tomber, serrée, fondre dans nos cous. Nous cherchons à dormir, harassés, foubus, mais la douleur de l'ankylose et le froid viennent nous infliger un autre supplice et nous ne pouvons fermer l'œil. Il y a déjà près de 10 centimètres de neige dans le boyau et sur nos vêtements. Nous avons froid, faim et soif, nous sommes déprimés et la tristesse du jour gris qui commence, sans envoi de ravitaillement, ne nous ranime guère.

Vers 8 heures, la pièce de 90, la seule qui reste à la batterie, se met à tirer. Alors ! C'est aussitôt dans notre direction un feu d'enfer. Par huit toutes les 20 secondes, les 305 s'écrasent vers la batterie.

Albert Fournier

« Il y a de petits bois qui ne possèdent plus un arbre ou à peu près, tous sont fauchés ; les cadavres sont heurtés partout... »

Dans ce carnet daté du 18 mars, Albert Fournier retrace les quelques jours de combats qu'il vient de vivre dans un secteur de la rive droite de la Meuse. Rédigé à l'adresse de sa sœur, il s'abstient de nommer précisément le lieu exact, craignant la censure. En revanche, il n'hésite pas à dresser un tableau détaillé du champ de bataille de Verdun, dans toute son atrocité, au moment où celui-ci s'étend sur la rive gauche.

[...] Le 7 mars, nous étions réserve dans un ravin près des lignes et déjà sérieusement bombardés. Le soir de ce jour nous partions de l'avant et allions occuper les redoutes à 800 mètres des premières lignes. Nous étions en réserve, y sommes restés trois jours et avons là subi un bombardement effroyable par obus de tous calibres ; mais surtout par de grosses **marnites**. [...]

Le 10 mars vers 5 heures, j'ai eu bien peur. J'étais avec un commandant de chasseurs à pied qui venait de reconnaître les emplacements. En cours de route, le bombardement a redoublé d'intensité, je n'ai jamais vu un homme semblable à cet officier. Il était d'un calme extraordinaire, et alors que nous étions en plaine, tous deux, ne bougeant pas, il restait debout, examinant tout à droite et à gauche. Je ne pouvais pas le quitter et restais près de lui mais bien moins confiant. Il y a bien soixante **schrappnels** qui ont éclaté au-dessus de nous, quant aux obus, impossible de les compter ; à tout instant nous étions encadrés. En rentrant, cependant, il a pressé le pas. J'étais pour ma part mort de peur. Il en est tombé tout contre nous et j'étais couvert de terre de la tête aux pieds. En arrivant à la **redoute**, il s'est contenté de dire à ses camarades qui l'attendaient : « Nous avons été bien reçus. »

Bien entendu, durant ces trois jours dans la redoute, pas moyen de dormir. Pas de place d'abord et puis du matin au soir et toute la nuit, c'est un défilé incessant de blessés. Combien j'en ai vus, et quelles blessures parfois, et des morts... Je ne saurais te décrire sur ce point mes impressions, mais c'est affreux, il fallait vivre là-dedans. Au milieu de pauvres diables, sans bras ou le ventre ouvert, ou la figure déchiquetée. Il faut y être pour en comprendre toute l'horreur et cette vision n'est pas faite pour ranimer le courage.

Dans la nuit du 10 au 11, nous étions appelés en renfort en tranchées de 1^{re} ligne. Le chemin n'était pas bien long ; un kilomètre avec les détours, mais tout est labouré, et le chemin reconnu la veille n'est plus qu'une succession de trous béants. Toute la liaison du Bataillon devait partir avec ma compagnie et guidés par un sous-officier. Ce dernier s'est trompé de chemin et quand il s'est arrêté nous étions en un point où les tranchées de 1^{re} ligne sont à dix mètres des Boches, et nous étions là, toute une compagnie exposée à être fauchée et sans abris. C'est seulement le lendemain que nous avons su que nous étions si près des Boches, et comme notre passage avait été remarqué par eux, nous avons été pendant une demi-heure criblés de 77. J'étais contre un talus avec la liaison et un 77 est venu percuter à un mètre de nous. J'ai bien cru que j'étais touché, j'étais sourd pendant 1/4 d'heure, chancelant, mon oreille gauche sifflait au point de me faire bien mal. Il n'y eut heureusement dans cette fâcheuse situation que sept blessés. Nous avons fait demi-tour et après avoir erré encore quelque temps nous sommes arrivés là où nous devions nous rendre. Parmi les blessés, un originaire d'Orches, Henri Lodigeois, a été blessé au ventre et à l'épaule et a dû être transporté sur une civière. En cours de route, un obus vient tomber près de lui et des brancardiers qui le transportaient. Que fait-il ? Il saute en bas de son brancard et malgré ses souffrances se rend en courant au poste de secours. Depuis je n'ai pas de nouvelles de lui.

[...]

Pour aller à ma compagnie, je dois passer en plaine, et de ce fait à découvrir. Quelle impression que ce champ de bataille, en rien semblable aux différents théâtres de la guerre que nous avons eus sous les yeux jusqu'à présent. Il y a de petits bois qui ne possèdent plus un arbre ou à peu près, tous sont fauchés ; les cadavres sont heurtés partout, là c'est un bras, là c'est une jambe ; dans un coin c'est un **turco** qui est assis, pas une blessure : il est mort asphyxié. Les tranchées sont des boyaux et n'offrent que bien peu de protection, et il faut attendre là l'ennemi et veiller sérieusement. Les obus arrivent par rafales, et j'en ai compté jusqu'à quinze en même temps. Nous étions à quinze dans un trou contre une crête avec une toile de tente au-dessus de nous, nous dormons ainsi sur la terre humide. Le soir de notre départ vers cinq heures et demie, une fusillade éclate à notre droite, et le chef du bataillon m'envoie en reconnaissance

tout de suite à l'évidence, en me levant de mon treillis en fil de fer, et en voyant les officiers affairés à se précipiter aux deux escaliers ; et puis la fusillade crépitait à tous les alentours. Ah ! Quelle malchance, me dis-je, car j'allais partir pour me rendre à l'arrière ! Alors, ce fut des appels d'hommes, les officiers les plaçaient dans les escalliers, commandaient le tir. Quel désarroi il y avait alors dans notre pauvre redoute, car les blessés se lamentaient ; il y en avait 150 de couchés à ce moment-là. On prit toutes les cartouches des blessés, leurs fusils, leurs grenades, et on se passait cela de main en main pour les faire parvenir aux soldats qui étaient aux entrées défendant aux Boches d'approcher. Nous fîmes ainsi cernés jusqu'à 11 heures...

Joseph Canal

« On voyait les hommes déchiquetés dont les morceaux volaient de tous les côtés dans la fumée. »



Cultivateur, originaire des Vosges, Joseph Canal est affecté au 171^e Régiment d'infanterie où il reçoit une formation de mitrailleur. Son passage à Verdun, du 22 au 24 juin, correspond aux journées les plus meurtrières de la bataille, alors que les Allemands, parvenus à 4 kilomètres des faubourgs de la ville, tentent une ultime percée du front dans le secteur de Thiaumont-Fleurgy.

Blessé par un éclair d'obus au plus fort du combat, il parvient miraculeusement à rejoindre le fort de Taunannes, où il est opéré sur-le-champ.

Le 22 juin 1916 à midi, l'ordre de départ arrive. Nous quittons St-Germain-la-Ville près de Bar-le-Duc. Par une chaleur torride, nous montons en camion avec tout notre harnachement. Nous débar-

quons à Dugny à 8 heures du soir, nous n'étions plus que des masses de poussière. Que de trains de blessés nous avions croisés. Là, dernière rencontre avec mon ami Louis Dupont, nous nous sommes embrassés, nous ne devions plus nous revoir puisqu'il a été tué le 24 juin.

Aussitôt, le régiment se met en marche, nous traversons la Meuse et à minuit nous atteignons un petit village à droite de Verdun après en avoir traversé plusieurs autres. Les civils de la région connaissent mieux la gravité de la situation, jamais les Boches ne s'étaient approchés si près de Verdun. Tous ces villages étaient bombardés pour la première fois, aussi à notre passage, tous les habitants étaient sur leurs portes avec leur meilleure bouteille et en pleurant nous disaient : « Ne les laissez pas venir ici. » Nous leur remontrions le moral, nous étions beaucoup plus gais qu'eux.

Enfin, après 4 heures de marche, nous arrivions dans notre cantonnement, très fatigués. Les officiers nous disent que nous étions là pour 24 heures de repos. Après un bon débarbouillage, nous nous étendons sur la paille. Je ne suis pas resté longtemps afin d'écrire encore une fois à la maison. Je finissais ma lettre ; vers 10 heures, alerte ! tout le monde debout et en vitesse ; les Allemands avançaient et il ne restait presque plus de troupes en ligne. Pour une alerte, ça comptait, je n'ai pas eu le temps de faire l'adresse et ma lettre est restée dans la grange. À midi nous étions prêts, j'avais encore eu le temps avec un camarade d'aller jusqu'à l'église toute proche. Après quoi casse-croûte, et nous touchons un bidon de vin et un d'alcool, bonne boisson par ce soleil tropical ! Enfin en route avec nos chevaux canadiens, bien incapables à côté de nos mulets. Dans les montées, il nous fallait tout porter et dans les descentes nous rechargions les voitures... Nous avons fait ainsi jusqu'à 7 heures du soir en arrivant près des artilleurs. Là, les chevaux sont partis en arrière et nous en avant... et avec quel chargement. En cours de route nous avons vu un parc de chevaux, avec quelques hommes, il n'y avait plus signe de vie, cela à la lisière d'un bois ; nous étant approchés, il n'y avait plus que des cadavres (plus de 50 chevaux).

Après avoir dépassé les pièces de marine, nous faisons halte une heure, afin de manger un peu. Les artilleurs nous préviennent que dans les 24 heures, nous pouvons nous attendre à 80 % de perte. Nous continuons, franchissons encore deux lignes de gros canons pour arriver enfin aux 75. Toutes ces lignes tiraient sans arrêt. Les

75 se touchaient presque sur une longueur de 50 km et les obus allemands arrivaient aussi nombreux. Quel bruit infernal. Il était environ 22 heures. Ce qui m'a le plus frappé c'est la vision du champ de bataille que nous avons vu du haut d'une crête avant la nuit : avalanche d'obus, éclatements, fumées, saucisses, avions, sur une longueur et une profondeur incroyables. C'était vraiment grandiose dans cette tristesse. L'âme est loin de la terre dans de pareils moments. Que de prières montaient vers le ciel, que d'actes de contrition, on se sent si petits sur terre en pareil instant.

Enfin, c'est l'entrée dans le grand **boyau** que nous devions suivre pendant 6 heures. Nous ne sommes pas tous arrivés au bout car les obus à gaz lacrymogènes tombaient dru toute la nuit. Heureux que ce ne soient pas des gaz plus mauvais car nous n'aurions pas pu supporter les masques étreints comme nous l'étions ; mais nous avions déjà à souffrir des larmes qui coulaient sans cesse de nos yeux. Nous arrivons au ravin de la Mort à 4 heures. Il portait bien son nom, il y avait tous les cadavres de la journée du 23. Tous ces morts étaient par tas, il fallait absolument marcher dessus au sortir du boyau, et les Boches nous ayant repérés ouvrent un tir de barrage : nous nous allongeons contre le talus face à l'ennemi qui faisait un angle mort. Les obus éclatent à une vingtaine de mètres derrière nous et les éclats nous arrosent. J'entends mon voisin de droite gémir blessé au bras, je lui fais un pansement. Au même moment, celui qui était à ma gauche reçoit un éclat à la tête, le sang coule sur sa figure, j'appelle un infirmier qui vient le panser. Quelques minutes après, je vois l'infirmier, tête penchée sur les genoux du blessé et je lui parle. Pas de réponse. Lui aussi avait été touché par un éclat à la tête et tué sur le coup.

Pendant que nous subissons beaucoup de pertes, nous voyons arriver la 2^e Compagnie et le capitaine Bouvier que je connaissais bien. C'était mon ancien capitaine au fort de Giromagny et en Alsace. Ils montent sur le ravin entre deux obus face à l'ennemi, sortent une carte et la consultent en regardant de tous les côtés pour s'orienter probablement et avec des gestes comme pour une manœuvre à l'arrière. Faisaient-ils cette crânerie pour nous donner courage et confiance ? Pour ma part, j'avais peur pour eux et peur en même temps d'être à plat ventre. Je ne les quittais pas des yeux, ils étaient à moins de cinquante mètres de moi. Tout à coup, nous ne voyons plus qu'une fumée, et quand elle fut dispersée, plus rien de nos trois

officiers ; que des morceaux épars. C'est dangereux d'être présomptueux et que de fois la prudence a mieux valu. Notre capitaine s'apercevant que nous allions tous être tués là, donne l'ordre à deux hommes d'aller voir où se trouvait la sortie du tunnel qui commentait au fort de Tavannes, par où passaient les troupes de renfort. Notre officier comprenait qu'il était inutile de nous faire tuer là puisque nous ne recevions pas l'ordre de monter plus haut. Le tunnel était à 100 m, mais toutes les trois minutes exactement, un obus de 380 tombait à l'entrée ; et c'était pointé très juste. Nous nous mettions alors par petits groupes de 20 et dès que les éclats avaient fini de voler, nous nous précipitions dans le tunnel. Là, nous respirions un peu si bien que tous nous dormions couchés dans la boue. À peine une heure de tranquillité et alerte... ! Il fallait quitter le tunnel de la même façon que nous y étions entrés, par petits groupes. Cette fois c'était pour l'attaque, nous montrons sur Fleury. Nous, les mitrailleurs, nous recevons l'ordre de creuser des emplacements de mitrailleuse et de faire des petits boyaux de communication, tout ce travail avec nos petits outils portés sur le sac. Nous avions un moment de répit, le bombardement donnait derrière nous. Durant ce temps, les hommes montaient à l'assaut, baïonnette au canon et les mitrailleuses allemandes les fauchaient, ils n'allaient pas loin. On voyait les hommes déchiquetés dont les morceaux volaient de tous les côtés dans la fumée. Une fois nos travaux terminés au prix de quel mal, on reçoit l'ordre « en avant ». Alors là, les pertes commencent, il n'y a plus que les trous d'obus pour nous préserver un peu des balles. J'arrive dans un de ces trous avec mon trépid, mais mon tireur n'avait pas suivi avec la mitrailleuse.

L'infanterie continuait de monter à l'assaut, nous avons devant nous le fort de Vaux occupé par les Allemands, nous étions de belles cibles pour eux. J'examine un peu le terrain et je comprends que si l'ennemi attaque, je ne peux rien faire n'ayant pas la mitrailleuse. Je sors de mon trou pour essayer de trouver mon tireur. Mon capitaine Beaulieu, mon ancien lieutenant au fort de Giromagny, était dans un trou à côté de moi et me crie : « Qu'est-ce que vous faites ? Canal vous êtes fou, regardez le sergent Bailly tué là à côté de moi, il a voulu voir ce qui se passait, couchez-vous donc, vous n'entendez pas les balles. » Je les entendais mais sans me rendre compte du danger. Je dis au capitaine : « Mon tireur n'a pas suivi, je vais le

chercher. » Et je l'ai vraiment trouvé avec la mitrailleuse, il s'était tordu un pied et ne pouvait plus avancer. Je porte la mitrailleuse et aide autant que possible mon compagnon et ensemble nous rejoignons mon trou ; nous mettons en batterie et nous attendons. Je regarde ma montre, la seule chose avec mon chapelet que je n'avais pas perdue (les poches de capote et les musettes ayant été usées au frottement des boyaux durant des heures, j'avais ainsi perdu tous mes souvenirs).

Il était 10 h 30 au matin du 24 juin. Tout ce mal que je venais d'avoir n'allait servir à rien. Je sens un grand coup contre mon genou gauche et je dis à mon copain : « J'ai dû recevoir un caillou contre mon genou, il me fait terriblement mal. » Il regarde et il me dit : « Tu dois être blessé, tu as du sang après ta bande » ; et je sens en effet ma jambe se raidir de plus en plus : « Tu n'as plus qu'une chose à faire, essayer d'aller en arrière en te traînant. »

J'ai eu l'impression de quitter un monde pour entrer dans un autre. Ce jour-là, j'étais particulièrement gonflé. C'était Verdun... l'ampleur du combat donnait l'impression de faire la guerre dans toute l'acceptation (*sic*) du mot : on était pris, engagés à fond. C'était différent des autres secteurs où le combat était aussi dangereux mais de moins grande envergure. Ici quelle mise en scène ! On aurait cru se trouver sur une barque au milieu de la mer car aussi loin que le regard pouvait porter, de tous les côtés ce n'était qu'éclatements d'obus par milliers, j'ai regardé un moment tout cela, et il fallait bien m'y résigner, je ne pouvais plus combattre. Il me fallait laisser seul mon camarade dans son trou. Alors j'ai ôté tout mon harnachement et me voilà parti en me traînant tout environné de balles allemandes.

Après quelques centaines de mètres, la soif a commencé, je perdais beaucoup de sang et la chaleur était accablante. J'ai heureusement rencontré une corvée d'eau qui m'a donné à boire... puis dans l'après-midi un gros orage avec forte pluie m'a fortement rafraîchi. J'étais dans mon mouchoir dans l'eau de pluie et le tordais dans ma bouche. Enfin j'arrive à un poste de secours très profond dans la terre ; mais plus aucune place, impossible d'y être admis et pas assez de majors en rapport avec le nombre de blessés. On me renvoie plus loin, je trouve un 2^e poste, puis un 3^e et jamais de place et pas un brancardier, tous tués ou blessés eux-mêmes. Il en arrivait de plus urgents que moi à soigner, des jambes coupées, des bras arrachés,

des ventres ouverts... et partout le terrain couvert de cadavres où les grosses mouches trouvaient pâture à leur goût.

Enfin, le soir arrivait ; quoi devenir et les obus tombaient toujours aussi dru. Je priais un peu mon chapelet, c'était ma seule consolation mais elle m'était bonne. Encore un poste de secours, je reprends un peu d'espoir mais là on me dit : « Il faut aller au fort de Tavannes, là le poste de secours est important. » Mais c'était encore loin, et mes forces et mon courage s'en allaient. Je me laisse glisser dans un vieil abri défoncé pour ne plus voir les éclatements d'obus croyant pouvoir prendre un peu de repos ; mais quelques instants immobile ma jambe s'engourdisait de plus en plus. Je compris qu'il fallait encore faire un effort ou c'était la mort au fond de mon trou. Celui-ci, profond d'au moins deux mètres. J'eus peur de ne pouvoir en sortir et ce ne fut qu'au prix de terribles efforts. Enfin, je me remets en marche pour le fort de Tavannes. J'y arrive épuisé le soir vers 8 h 30 ; depuis 8 h 30 le matin que j'avais mon éclat dans le genou et n'ayant eu qu'un peu d'eau pour me soutenir.

À l'entrée du fort, j'explique à un sergent présent que j'étais blessé et que je venais au poste de secours. Mais ce brave sergent me répond : « Le poste de secours est transféré au Cabaret rouge à environ 300 mètres. » Je jouais de malchance. Là mes forces m'ont abandonné, j'avais perdu beaucoup de sang. Je suis tombé là lui disant : « Je ne peux aller plus loin, j'aime autant mourir ici qu'ailleurs. » Mais je pensais à ma famille, à leur peine si je mourais là, à l'effort que j'avais fait inutilement pour arriver à peu près hors du bombardement, me disant que si quelqu'un s'occupait de moi, j'avais des chances d'en sortir. Avec toutes ces pensées, je m'endormis ; la nuit arrivait.

Le pauvre sergent sans doute plein de regret de me laisser là, arrive avec deux hommes et un brancard, ils me réveillent en disant : « Les renforts vont passer, on te prendra pour un mort et on marchera sur toi. » Les hommes me chargent sur le brancard et me portent à l'intérieur du fort. J'étais sauvé. Le sergent téléphone à un major et à l'aumônier qui sont arrivés ensemble. Le major regarde mon genou et voit l'éclat à fleur de peau du côté inférieur, l'éclat avait donc traversé le genou. Il me dit : « Si tu veux, je te l'enlève, mais je n'ai qu'un couteau de poche et une fourchette. » Vous pensez si j'étais d'accord. Il se met à l'œuvre et à force de tailler, de gratter, il ressort l'éclat à peine gros comme une noix. Cherchant

l'odeur de poudre, la terre volant, les pierres projetées, l'abri tremblant... c'était inouï, c'est indescriptible. [...]

Vers une heure après midi, le maximum s'obtenait. Chacun attendait l'obus meurtrier qui tuerait tout dans l'abri. [...] Manassès me dit qu'il n'oubliera de sa vie cette lugubre journée qui aurait dû le rendre fou. [...]

Le 11 au matin, au petit jour, Manassès qui dormait sa neuvième heure depuis cinq jours – si on appelle ça dormir ! – était réveillé en sursaut. Vivement les masques, les gaz asphyxiants emplissaient l'air. Aussitôt alors, un homme exténué arrivait en criant que les Boches avaient percé la ligne et arrivaient sur nous. Ordres donnés rapidement. Baïonnette au canon. Grenades en main. Chacun a un coin. Ordre de tenir jusqu'à la mort. Ils étaient, paraît-il, cernés... Minutes inoubliables où dans sa musette Manassès cacha les dossiers, les plans, brûla ses papiers...

Quelques minutes après, des coureurs arrivaient... on était pas cernés, la ligne attaquée résistait de son mieux... mais le bombardement, plus inouï que jamais dans la nuit, avait pulvérisé les hommes qui n'étaient plus qu'une poignée... L'artillerie donnait terriblement, ordres, controidres et cela ne cessa pas. [...]

Enfin les Boches sont arrêtés... ils ont avancé un peu... dans un terrain où il n'y a que des trous d'obus... et des cadavres... toujours des cadavres.

Le soir, une contre-attaque rétablissait l'ordre. [...] Voilà ce que Manassès m'a dit. Je vous l'écris. Conservez-le.



Henri Tourbier

« À 8 heures, il leva le bras et cria "en avant !" Et la compagnie déployée s'élança... »

Appelé avec la « Classe 15 » en décembre 1914, Henri Tourbier a déjà combattu plusieurs fois à

Verdun lorsque son régiment (le 71^e R. I. de Saint-Brieuc) monte en ligne au ravin des Vignes, au début du mois d'août. Touché par une balle de mitrailleuse dès les premières minutes de l'attaque, il reste terré dans un trou d'obus en attendant les secours.

Réformé à la suite de sa blessure, il fixera par écrit ses souvenirs à l'intention de sa famille.

On partit au petit matin du 8 août. Nous traversâmes Verdun et c'était le boyau. Plus on se rapprochait des lignes, plus les obus tombaient et plus c'était des gros. L'un d'eux n'atterrit pas loin et projeta une grosse pierre sur mon casque. Des cadavres jalonnaient le boyau, j'en ai pressé un tombé à genoux de se relever ! Nous arrivâmes ainsi à la côte de Froidelterre où les officiers reçurent leurs consignes. Nous nous trouvions sur la crête du ravin des Vignes, la compagnie se déploya sur le flanc du ravin en bas duquel était l'abri des 4 cheminées. Devant nous sur la droite, c'était le P.C. 119, mais nous ne le voyions pas. Plus loin c'était le fameux ouvrage de Thiaumont. Massés derrière les officiers, nous attendions le signal. Je voyais tout en haut du talus le capitaine commandant notre compagnie les yeux fixés sur son bracelet-montre.

À 8 heures, il leva le bras et cria « en avant ! ». Et la compagnie déployée s'élança sur le terrain qui n'était que des trous d'obus. Il n'y avait pas un endroit où l'on pouvait mettre le pied à plat. Pas la moindre herbe bien entendu, c'était un vrai paysage lunaire.

Aussitôt, le tir de barrage allemand redoubla. Les mitrailleuses crépitaient. Avec les autres, je parcourus en courant, de trou en trou, 100, peut-être 150 mètres quand je sentis soudain un choc sec sur mon pied et je m'abattis comme un lapin tiré par un chasseur. Aussitôt près de moi, un autre caporal de la même section passa et, se penchant sur moi, me dit : « Ah ! Tu as la bonne blessure, si tu peux t'en tirer. » Lui ne s'en tira pas, il fut tué un peu plus loin. C'était un brave camarade, il était séminariste, il s'appelait Le Nouvel, un nom bien breton.

Notre vague d'assaut s'était éloignée et dans mon trou d'obus, je vis que j'avais été atteint à la jambe droite et au pied gauche.

Le sang coulait assez fort, alors je me fis tant bien que mal des pansements et des ligatures au-dessus des blessures avec ce que j'avais dans ma trousses. Et je me garantis la tête des éclats d'obus avec mes deux musettes. Je n'ai réalisé que plus tard que l'une d'elles était remplie de

grenades ! Il est vrai que si je l'avais mise dans le trou voisin, c'était à peu près la même chose. Les obus continuaient de tomber autour de moi, le soleil devenait de plus en plus chaud. Craignant de me trouver mal, le sang rougissant mes pansements, je bus un bon coup de grêle !

Un brancardier qui faisait partie de mon escouade passa soudain près de moi. « Ah ! Caporal, tu es là, je vais revenir te chercher. » Auparavant, j'avais tenté, sortant de mon trou, de gagner l'arrière en rampant. Mais dans la plupart des trous gisaient des morts et d'autres blessés.

Et puis surtout, mon pied me faisait atrocement mal quand je remuais, aussi je renouçais à ma tentative et retouruais à mon trou.

J'attendais donc le retour promis, mais le temps fut long. Car ce ne fut que vers 2 heures de l'après-midi (j'étais dans mon trou depuis 8 heures du matin) que je vis mon brave type arriver avec un camarade. Ils portaient une civière et m'y couchèrent. Les obus étaient beaucoup moins nombreux. C'était presque calme à côté de la matinée. Mes deux amis me conduisirent donc au poste de secours le plus proche. Je revois encore ce transport, à travers une terre couverte de capotes bleu horizon, des morts et des blessés dont certains hurlaient de douleur en appelant de l'aide.

Pas de fusillade non plus. Je craignais un peu que les Allemands ne nous tirent dessus, mais ils respectaient les blessés.

L'abri où mes compagnons m'avaient transporté était un ouvrage assez important que l'on me dit être « Maison Blanche ». Je fus déposé au fond, sur ma civière, à côté d'autres blessés de divers régiments et de nombreuses caisses de munitions. Un infirmier me refit mes pansements.

Le bombardement avait repris, violent, et rendait impossible l'évacuation des blessés. On apprit que l'abri voisin, celui des 4 Cheminées, avait sauté ; un obus ayant percuté à l'entrée avait provoqué l'explosion des munitions et l'incendie. De nombreux blessés, surtout ceux qui comme moi ne pouvaient pas se déplacer, y furent brûlés vifs. Quelle chance donc de ne pas y avoir été conduit !

Au petit matin, comme le bombardement était moins violent, on décida d'en profiter. Et je partis, ma civière portée sur les épaules par deux brancardiers. Les obus continuaient de tomber plus ou moins loin ou d'éclater en l'air. Je n'étais pas très fier car évidemment rien ne pouvait m'abriter, mais bien que mon pied brisé me fâsse très mal à chaque

secousse, je ne disais rien pour ne pas ralentir la course de mes porteurs. Ils me déposèrent près d'une charrette à cheval où l'on me chargea avec deux ou trois autres, et cabin-caha, par la route crevée de trous d'obus, après un parcours de plusieurs kilomètres, nous atteignîmes la citadelle de Verdun. Là, dans ses profondeurs, on refit mes pansements et l'on m'injecta du sérum antitétanique.

Cela se passait donc dans la matinée du 9 août. Dans la journée, je fus évacué dans une ambulance de campagne (ambulance de Maujouy) un peu éloignée des lignes, mais d'où l'on entendait encore bien le canon.

Je fus opéré le 13. Les os du pied gauche (astragale et calcaneum) étaient en marmelade. Le major m'immobilisa le pied dans un plâtre. Je me souviens de lui avoir demandé si je retournerais au front. « Ne t'en fais pas, mon petit, m'a-t-il répondu, tu as ton compte ! »

Le séjour dans cette ambulance n'était pas bien gai. On y mourait beaucoup, on y dormait mal, car on souffrait, et puis surtout, c'étaient les autres qui appelaient, criaient, notamment ceux qui ne devaient pas se réveiller au petit matin. J'en eus deux comme cela, un de chaque côté de mon lit, qui une nuit après l'autre, ont hurlé et dont on a recouvert la tête avec le drap. J'avais été surpris de ne plus les entendre.

Le 28 août, le major donna le feu vert et un canon m'emmena, avec d'autres bien entendu, à Vitry-le-François, dans un hôpital militaire. Que cela me sembla bon d'être soigné avec douceur par de dévouées et distinguées infirmières.

Enfin, le 17 septembre, dans un train spécialement aménagé, je fus embarqué dans un convoi où la plupart des blessés étaient comme moi, allongés sur des civières, pour arriver le lendemain à Noisiel, dans la maison de repos des ouvriers de la chocolaterie Menier réquisitionnée comme hôpital.